



## Risque de croissance en conscience, ou l'audace de durer, par Thierry Marx

*« Prendre conscience d'une croissance à impact social  
et environnemental nous mettrait en bonne voie  
pour vivre sur cette planète. »*

Témoignage Risque de chance le 23/09/2020 à Paris de Thierry Marx, chef étoilé, engagé en cuisine et dans bien d'autres domaines à forte valeur humaine ajoutée. À la tête du Mandarin oriental et du Jules Verne de la Tour Eiffel. Acteur du Centre français de l'innovation culinaire (CFIC). Fondateur du Thierry Marx Collège et initiateur des cursus « Cuisine Mode Emploi » et « Pass'Sport pour l'emploi », pour la reconversion et la réinsertion des jeunes et jeunes depuis plus longtemps, jusqu'en prison.

*Bonjour Thierry. Dans ton parcours de papa, de cuisinier, de chef d'entreprise, d'éducateur, de star télé et de pratiquant des arts martiaux, peux-tu me dire, s'il te plaît, quel est le plus beau risque dans la vie ?*

Le plus beau risque dans la vie, c'est d'avoir un projet. Il n'y a pas d'autre solution. Tant qu'il n'y a pas de projet, il n'y a pas de vie. Nimier<sup>95</sup> disait : « Un homme sans projet est un ennemi du genre humain, mais c'est surtout un ennemi pour lui-même. » Donc, il faut avoir un projet et tenir la tête droite, à la journée, à la semaine, au mois. Mais pour avoir la tête droite,

95. Roger Nimier, écrivain, chef de file du mouvement littéraire des hussards, 1925-1962.

il faut précisément avoir un projet, sinon l'on regarde la Terre comme si elle allait en faire jaillir un pour nous...

*As-tu un exemple vécu de ce beau risque d'être soi-même? Comment l'as-tu vécu et qu'est-ce qui était vraiment important pour toi, voire pour plus grand que toi?*

Oui, j'en vois constamment des exemples. Chaque fois que je me suis senti en situation d'échec, c'est la perspective d'un projet qui m'a propulsé à nouveau : le projet d'être le meilleur dans le sport que je pratiquais, ou dans mon métier. Ce sont nos projets qui nous font avancer sur la ligne droite. La vie se déroule entre l'ordre et le désordre, parfois l'on ne sait pas trop où l'on va, on est balayé par tous les vents. L'avantage d'avoir un projet est que tu peux garder solidement le cap et regarder devant toi, en rectifiant la trajectoire quand il faut la rectifier.

*Comment as-tu vécu les projets de ta vie?*

L'important pour moi était de m'extirper de mon origine sociale, à laquelle on m'assignait en permanence. Je ne voyais pas pourquoi je ne pourrais pas faire telle ou telle chose sous prétexte que j'étais issu de tel quartier, que j'étais mauvais élève, etc. Je ne donnais à personne le droit de me dire : « Non, ça, ce n'est pas pour toi. » À un moment donné, j'ai considéré qu'il fallait savoir prendre sa vie en main et savoir être seul. Apprendre à être seul est une de choses les plus complexes à réaliser pour un être humain aujourd'hui. Cela ne signifie pas qu'on n'est pas solidaire, mais que la rectitude de nos choix se fait dans la verticalité. Dans la vie, il faut apprendre à se construire seul. Peut-être à l'image de la discipline et de la pratique des arts martiaux : j'ai constaté que les arts martiaux exigent la verticalité. Dans les arts martiaux, on ne se couche pas pour rien, on se couche parce qu'on est touché. Cela n'empêche d'ailleurs pas de se relever, si l'on n'est pas mort ! J'ai appris la nécessité et la pratique de cette verticalité qui m'a permis d'avancer, ce qui ne m'empêche pas d'être à angle droit, c'est-à-dire à la fois solitaire et solidaire. Solidaire pour développer mon métier, mon entreprise, avec un impact social s'il le faut – et je crois celui-ci absolument nécessaire de nos jours. Cette rectitude de la verticalité et cette horizontalité pour être solitaire et solidaire sont donc pour moi les deux éléments essentiels.

*Quelle est ta contribution au monde, ta mission, ta vocation ?*

La transmission ! En considérant que la transmission n'est pas la mise en conformité de quelqu'un d'autre, mais que cela consiste à donner envie à des gens qui sont en vie, pour éviter qu'ils ne se retrouvent sans projet.

*Qu'est-ce que tu reconnais en toi-même, par toi-même qui te donne le goût de vivre ?*

Ce qui me donne le goût de vivre est que j'aime la vie. J'aime voir le jour se lever et le jour se coucher. Entre-temps, entre le lever et le coucher du soleil, je ne veux pas de dérives qui m'empêchent de m'accomplir. La vie est une traînée de poudre. Il ne faut pas gâcher cette vie avec des choses négatives ou se contenter de ne rien faire. La solution est dans le mouvement, ce que disait déjà Léonard de Vinci.

*Face au difficile, n'est-ce pas souvent en s'ouvrant à tout autre chose que les solutions naissent ?*

Je suis complètement d'accord ! Les solutions naissent quand on se heurte à des difficultés, au doute, à la crainte, à la peur. Sans difficulté, il n'y a pas de progression. Il faut se heurter et j'ai un modèle simple, à cet égard, qui est la libellule. La libellule fait partie du bio mimétisme qui m'inspire. Elle affronte beaucoup de difficultés pour devenir un insecte merveilleux. Face à une difficulté, elle se stabilise, va à droite ou à gauche, monte ou descend, change d'axe cognitif, mais ne recule pas. Ne jamais reculer est magique pour un chef d'entreprise ou un manager. Il peut faire un pas de côté, monter ou descendre, mais à un moment donné il faut avancer. La libellule est un modèle, car si elle recule c'est pour se reproduire et mourir. Dans cette dynamique du vivant, il faut aller de l'avant et observer, si l'on se trouve en position stationnaire.

Quand j'étais dans un dojo japonais, on m'a recommandé et appris ceci : « Observe et tais-toi. Apprends et comprends. Ensuite, tu pourras innover. » Ces leçons m'accompagneront toute ma vie. La difficulté fait partie de la vie, sinon celle-ci est linéaire et sans réel intérêt. Il faut donc prendre la difficulté comme une opportunité. De la difficulté naît l'opportunité : c'est ce qu'exprime ton titre, *Risque de chance*, dans une traduction difficile entre les cultures chinoise ou asiatique et occidentale à base judéo-chrétienne. De la difficulté naissent les signaux faibles, si l'on a la capacité d'analyser ses échecs. Il faut savoir se poser et se stabiliser comme la libellule pour

observer et analyser ce qui n'a pas fonctionné et le noter. On s'aperçoit alors que finalement ces moments difficiles sont des opportunités.

J'ai développé des signaux faibles pour aller chercher d'autres actions à mener. La vie est une espèce de fractale permanente, où il faut choisir des portes, comme la vie est également l'école du deuil. Nous l'avons oublié lors de cette crise sanitaire, mais les esclaves disaient aux généraux romains qui entraient dans Rome : *Memento mori*, « Souviens-toi que tu es mortel ». Donc, tant que tu es vivant, même si tout est difficile, tu avances. Je tiens cela de mon grand-père qui est devenu français avec la guerre de 1914. Il me disait toujours : « Ce n'est pas grave, tu n'es pas mort et si tu n'es pas mort, tu avances. » Il considérait que la mort était le seul arrêt définitif sur cette Terre – ce qu'il y a après, on en pense ce que l'on veut –, et que tant que nous n'étions pas morts nous devons trouver des opportunités et avancer. J'ai été biberonné avec cette notion, et elle ne m'a jamais quitté. Cela vous impose de ne pas chercher en permanence des boucs émissaires. « C'est la faute de l'État, c'est de la faute de mon patron, etc. » Quand j'étais apprenti, j'ai dit un jour : « Mon patron est un con. » Mon grand-père m'a interpellé : « Pourquoi travailles-tu avec un con ? Quitte-le ! » Je ne souhaitais pas le quitter. Mon grand-père a conclu : « Donc tu ne penses pas vraiment ce que tu as dit, tu crois qu'il peut encore t'apporter quelque chose, alors respecte ça. » Pour se construire en tant qu'homme et femme il est nécessaire d'apprendre cette verticalité, d'assumer la rectitude de ses choix et ne pas chercher des boucs émissaires qui vous dédouaneraient de vos non-engagements. C'est ce que je considère comme important aujourd'hui dans la transmission. Le reste, ce sont des détails.

*Est-ce un risque de chance d'être petit-fils et fils d'une famille réfugiée juive polonaise communiste ?*

Cela n'a été ni un avantage ni un inconvénient. Mon grand-père était très fier d'être français et aimait la République française. Il a été militant communiste, avant de quitter le parti communiste quand il a découvert ce qu'il était réellement, tout en restant très lié à ses camarades de combat connus pendant la guerre. Le parti communiste, à son époque, était un parti engagé, militant, proche du peuple, mais en même temps extrêmement respectueux. Cela n'a jamais été un problème. Mon grand-père m'a galvanisé. Il m'a appris à en découdre avec la vie et surtout à ne pas me laisser assigner à mon extraction sociale, à assumer mes choix et mes

erreurs en ne m'en prenant qu'à moi-même. C'est plus fort que tout. Cette attitude n'a jamais été un frein, mais plutôt un avantage.

*Est-ce un risque de chance d'être un jeune caïd et de déconner en bord de Marne avec la rage de ne pas être intégré ?*

C'est une partie de ma vie qui est compliquée, complexe et ambiguë. Je n'étais pas attiré par la délinquance, mais je n'arrivais pas à m'intégrer au système scolaire, où il fallait apprendre pour faire. Moi je me sentais doué pour l'inverse : « faire pour apprendre ». Or j'ai constaté que dans le cadre éducatif du judo mon rôle de caïd ne servait strictement à rien, car il fallait en découder avec des gens bien plus forts que moi. J'ai réalisé, alors, que je devais apprendre ces techniques. Si bien que je suis revenu au fameux : « Observe et tais-toi. Apprends et comprends. Ensuite, tu pourras innover. » Le cadre éducatif du sport m'a permis de me reconstruire et de redonner un cap à ma vie. J'ai simplement pris confiance en moi. J'ai pris conscience que je ne serais pas intégré à une filière sport-études, car ma scolarité n'était pas bonne, mais que les Compagnons du devoir seraient une rencontre fusionnelle où j'allais retrouver le « faire pour apprendre ».

Grâce à l'apprentissage, j'ai compris ce que j'apprenais. Pas le *comment*, mais le *pourquoi*. Si je n'apprenais pas à diviser les ingrédients d'une recette, je montais 10 fois trop de sacs de farine et c'était très lourd. Donc, j'ai compris que j'avais intérêt à apprendre. Tout a repris son sens grâce au pourquoi et non pas dans le comment. Pourquoi certains enfants ne vont-ils pas à l'école et pourquoi ne leur dit-on pas que c'est important ? Ma grand-mère avait des mots simples pour me persuader, quand je ne voulais pas aller à l'école primaire : « Si tu ne sais pas lire, écrire et compter on va te voler, car les riches ont le savoir, donc ils ont le pouvoir. » Je suis donc allé à l'école pour rançonner un savoir à l'État français, qui allait en fait me permettre de m'intégrer et de devenir un homme épanoui. Les Compagnons du devoir m'ont permis de suivre ce chemin-là. Je me sers encore de cet apprentissage. Le « faire pour apprendre », c'est le mimétisme, la mémoire, la maîtrise. Je regarde un geste, je le copie, je le fais entrer dans ma mémoire et j'en garde la maîtrise. Cela fait de moi un homme libre. C'est assez simple comme principe.

*Est-ce un risque de chance de s'engager comme para coiffé d'un casque bleu pour la paix au Liban ?*

Quarante ans après, ces engagements-là sont idéalisés. Les choses ne se sont pas du tout passées comme cela. Le service national n'était pas assez rémunéré, mais j'avais envie d'aventure, d'horizons lointains, et j'ai été séduit par le discours de l'époque : « Si tu veux voir du pays engage-toi ! », malgré l'antimilitarisme ambiant. Je ne voyais d'ailleurs pas comment un homme de ma famille n'aurait pas une histoire – fût-elle brève – avec l'armée, car j'avais le souvenir de mon grand-père dans la guerre de 14, de mon oncle qui avait connu la RC4 en Indochine, puis Suez et l'Algérie comme mon père. Quand je suis arrivé à l'armée, on m'a demandé : « Que faites-vous ? » J'ai répondu : « Je suis pâtissier. — Cela ne nous intéresse pas. — Oui, mais je suis aussi judoka. — Ah, cela nous intéresse. » J'ai donc intégré les troupes de Marine dans un régiment où je me sentais bien, et du coup il y a eu l'engagement au Liban, mais tout cela n'était pas programmé. C'est la magie de ce genre d'aventure.

*Est-ce un risque de chance de cheminer depuis des postes de vigile, manutentionnaire, commis chez Robuchon, jusqu'aux quatre étoiles du Cheval Blanc face aux arènes de Nîmes, au titre de Cuisinier de l'année 2006, du top des chefs télévisés avec et sans Julie jusqu'au sommet de la Tour Eiffel avec Jules Verne ?*

Le risque d'avoir été manut', convoyeur de fonds, etc. a été un risque alimentaire. Je sortais d'un parcours un peu rugueux dans les armées et l'on m'a proposé cela. J'ai accepté parce que c'était assez bien rémunéré, mais j'ai très vite senti le besoin de reprendre des études. Je me suis inscrit au brevet des collèges, puis au baccalauréat, que j'ai financés avec les salaires de ces boulots un peu musclés. C'était une opportunité. Le risque aurait été de me laisser enfermer dans l'appât du gain rapide et non durable. Les formules « cash » ne fonctionnent pas. Elles peuvent fonctionner une fois, parce qu'on a su saisir une bonne occasion, mais elles ne durent pas. Il faut toujours repartir sur l'axe du projet. Mon projet était d'utiliser ces boulots pour alimenter un compte de formation à la culture générale qui m'était absolument nécessaire. Je n'aurais pas d'évolution si à 25 ans je n'acquiesçais pas ce que j'avais rejeté à 14 ans. Pas d'avenir sans études de français, philosophie, anglais, mathématiques. J'étais très fortement conscient de cela.

*Est-ce un risque de chance de mieux manger et de s'engager pour une transition alimentaire pour tous, comme l'affirme Carrefour par exemple, avec sécurité, responsabilité sociale et soin de l'environnement ?*

Ce n'est pas un risque de chance, c'est une chance. Manger, c'est se restaurer, comme lorsqu'on restaure une maison pour qu'elle soit plus solide et plus belle. On mange pour être en bonne santé. Depuis l'Antiquité grecque, l'alimentation représente le plaisir, le bien-être et la santé. Si l'on enlève un élément de ce trépied, cela ne fonctionne plus. Même si les retours ne sont pas forcément ce qu'ils devaient être, mon engagement de fond est de redonner du sens à l'alimentation, à travers le circuit court ou le travail des sols vivants pour bien nourrir les animaux qui nous nourrissent à leur tour. Le prix n'est pas la valeur et il ne faut plus consommer bêtement du *low cost*. La valeur est ailleurs, ce qui ne veut pas dire qu'il faut surpayer. Il faut redonner du sens à notre consommation pour que l'on ne se consume pas, comme nous le révèle l'épidémie de Covid. Le biologiste Gilles Boeuf dit avec justesse : « Nous sommes prétentieux, arrogants et cupides. » Concernant la Covid il a raison : nous avons été arrogants et imprévoyants au début, puis cupides en envisageant de perpétuer la croissance, la consommation et l'appât du gain. Il faut défendre d'autres types de croissance, et notamment des croissances en conscience. Quand je parle d'alimentation, je parle du bon produit, qui peut prendre de multiples formes. Que l'on ne me fasse pas le coup du bio comme étant le seul bon produit, réservé à une élite qui peut le consommer. Il ne faut plus s'adresser au consommateur, mais au mangeur. Notre chance, dans cette crise, c'est qu'elle nous offre le moment historique d'un changement positif.

*Est-ce un risque de chance de créer des émotions culinaires en trafiquant les molécules, comme tu le fais au Centre français d'innovation culinaire pour nourrir l'intelligence émotionnelle du monde ?*

Le risque aurait été de ne pas le faire. Je me suis appuyé sur ce que disaient mes aînés, comme Auguste Escoffier dans son premier guide culinaire en 1903 : « La cuisine, sans cesser d'être un art, devra soumettre ses formules trop souvent empiriques à la science ». Dans les années 2000, la gastronomie moléculaire m'a fait découvrir que ce ne pouvait pas être une tendance de cuisine, car rien que le mot faisait fuir tout le monde. Mais

c'était une boîte à outils de compréhension et de connaissances incroyable. À la création du Centre français d'innovation culinaire, Raphaël Haumont et moi avons conscience de n'être rien, Raphaël physico-chimiste et moi artisan pâtissier, cuisinier, boulanger. Notre projet était donc de créer un collectif de réflexion sur le thème : « Quelle gastronomie pour 2050 ? » Très vite, beaucoup de chercheurs autour de la table nous ont dit : « La gastronomie pour 2050, on s'en fout un peu ! La problématique pour 2050 est le stress hydrique, car nous allons manquer d'eau. Donc le sujet est : comment se réinventer, mieux et moins consommer, recycler, etc. ? » Dans les premières années, notre centre est devenu assez franc-tireur et il a été critiqué – durement critiqué, même.

Aujourd'hui, on nous demande des solutions sur beaucoup de sujets. Donc, ce centre français est une chance et une opportunité pour réfléchir sur l'alimentation en général et comprendre que la gastronomie n'est pas simplement une planète réservée aux chefs étoilés, mais un domaine élargi à mon boulanger, mon poissonnier, mon pêcheur qui ont tous une incidence forte sur l'écosystème, la société et l'environnement. Cela nous permet de travailler avec des gens comme Thomas Pesquet sur l'alimentation de demain ou de comprendre le sens des molécules pour les marier jusqu'à créer de nouvelles saveurs. Notre devise au CFIC est « Saveur et savoir, Savoir et saveur ». C'est ce qui nous fait agir. Nous ne sommes pas là pour trouver des coupables, mais pour démontrer qu'il y a des solutions dans la perspective d'une gastronomie durable. C'est la mission du CFIC. La science nous aide par moments, pas tout le temps. La nature nous aide beaucoup plus, par le biomimétisme. Quel joli contenant que l'enveloppe d'une tomate, et ce n'est pas du plastique ! La nature sait déjà le faire. Copier la nature pour faire un contenant biodégradable comme la peau d'une tomate serait extrêmement intéressant.

*Est-ce un risque de chance d'offrir le mode d'emploi de la cuisine pour offrir un emploi dans la rue, en prison ou comme dans ton collège et tes écoles ?*

C'est bien sûr un risque de chance, car cela permet à des personnes qui se croient privées de projets de retrouver un projet professionnel et de s'épanouir. On me dit souvent : « C'est formidable, 92 % de retour à l'emploi, 7 % de création d'entreprises, pour des gens qui étaient considérés comme en échec, ou ce qu'ils pensent être l'échec. » Oui, mais la mission de ces écoles est simple, c'est de faire les meilleurs voisins possible. La



capacité de vivre ensemble passera par l'épanouissement de chacun et le respect de son projet. Si le projet de votre voisin est d'avoir une jolie maison avec un labrador, c'est son droit. Si vous voulez devenir un grand patron du CAC 40, c'est votre droit. Personne ne doit nuire à cela. Plus nous allons former les gens et travailler à faire le meilleur voisin possible, plus nous aurons de chances de vivre à 9,7 milliards d'humains sur cette planète.

*Est-ce un risque de chance de faire immortaliser tes œuvres culinaires par le talent des images de Mathilde, grande photographe ?*

C'était une rencontre. La magie d'un photographe qui sait figer les choses dans le temps et les placer dans leur contexte. Nous, cuisiniers, ne le faisons pas, il faut que le client revienne nous voir. La cuisine consiste à donner de la mémoire à de l'éphémère. La photo nous permet de bloquer l'instant d'un produit et de parler du vivant. Le travail de Mathilde de L'Ecotais est basé sur les mondes vivants à l'intérieur des ingrédients et la conceptualisation de tous ces univers extrêmement inspirants.

*Est-ce un risque de chance d'être privé de l'Autre et de repenser en lucidité le basculement du monde d'avant le coronavirus ?*

« Avant, c'était mieux » est un vieux phantasme. Je voudrais qu'il n'y ait pas de conflit entre la tradition et l'innovation. Face à l'évolution du monde, il faut une évolution des gens en conscience et non en opposition. Le monde est aujourd'hui beaucoup plus enrichissant qu'il ne l'a été, à condition d'en respecter un certain nombre de règles, à commencer par les règles environnementales. Il n'y a pas de conflit sérieux entre tradition et innovation, mais respectez cette planète, car elle n'a pas besoin de nous. Voilà ce que je tiens à dire et qui m'anime aujourd'hui.

*Qui es-tu comme magicien, et que fais-tu en tant que magicien dans ce monde ?*

Non, je ne suis pas magicien. Je sais entrevoir les fantômes quelquefois, mais je ne suis pas du tout magicien. Je suis très pratico-pratique, il n'y a pas la moindre magie là-dedans. Je ne suis pas le Houdini<sup>96</sup> de quoi que ce

96. Harry Houdini de son vrai nom Ehrich Weisz, illusionniste américain d'origine hongroise, 1874-1926.

soit. J'essaie de croire à un certain nombre de valeurs qui me permettent de rester droit sur cette route entre l'ordre et le désordre. Maintenir la tête droite sans tomber dans les névroses n'est pas de la magie. C'est savoir qui l'on est, où l'on va et quel est son projet. Certains pensent que d'autres sont doués de dons surnaturels, alors qu'il est assez simple de se connaître soi-même. Les pratiques des arts martiaux permettent de remettre du temps entre les émotions et les actions, ce qui offre l'avantage de ne pas confondre les choses. Souvent, nous confondons le malheur avec les petits ennuis du quotidien ; or ce n'est pas la même chose. Les malheurs, ce sont la disparition et le départ de quelqu'un, la maladie, la misère – sociale, matérielle, etc. Tout cela n'a rien à voir avec les petits tracasseries du quotidien. La volonté de regarder devant soi et de voir un peu plus loin que ses petits problèmes personnels vous fait passer pour un magicien, alors que vous n'en êtes pas un. Vous regardez simplement les choses en face et quand elles ne vous conviennent pas vous vous détournez et continuez votre chemin. Il est important de garder à l'esprit que l'on confond souvent malheur et petits tracasseries du quotidien.

*Que voudrais-tu voir se réaliser dans le monde au travers de toi et au-delà de toi ?*

Je ne crois ni à la décroissance ni à la croissance zéro. Celle-ci n'a jamais existé et n'existera probablement jamais. Même au temps des chasseurs et des cueilleurs, les gens vivaient dans un petit écosystème où l'un essayait toujours de devenir le chef du tout. Prendre conscience d'une croissance à impact social et environnemental nous mettrait en bonne voie pour vivre sur cette planète.

*Partages-tu la vision de Jean Vanier : « Toute personne est une histoire sacrée » ?*

Oui complètement. Vanier comme Gandhi considèrent que l'Autre a son importance dans l'écosystème, si grand, si petit ou si différent qu'il soit. Une société n'est riche que de sa diversité. Le côté monolithique d'une race unique est passé à la trappe en moins de dix ans. Si certains ont perdu de grandes guerres – je pense notamment à l'Allemagne –, c'est qu'ils se sont privés des talents des autres. Ainsi des juifs ashkénazes comme Fleming<sup>97</sup>. Il y a des gens qui ont trouvé des choses extraordinaires, et que l'on a chassés parce qu'ils étaient juifs. C'est une erreur. La société sans

97. Alexander Fleming médecin britannique, 1881-1955.

diversité est inodore, incolore, sans culture, sans intérêt, sans richesse, sans dynamisme. À l'inverse, une République est intéressante si elle pose sur cette diversité un cadre à l'intérieur duquel tout le monde se sent bien et en équité. L'égalité se réfère à la loi, l'équité se réfère à la fraternité. « Il est dans la difficulté, donc on va l'aider, c'est normal. » « Il n'arrive pas à voir la ligne d'horizon, donc on va le rehausser. »

J'ai beaucoup apprécié les homélies de Jean-Marie Petitclerc<sup>98</sup> que j'aime beaucoup, car il intervenait sur la dalle d'Argenteuil. Il montre comment remettre sur le chemin de l'épanouissement des gens très éloignés de l'emploi et de la consommation dite normale. Cela s'appelle l'équité. Cette équité n'a rien à voir avec l'égalité, qui peut être très injuste. La France a peut-être inventé l'égalité injuste en décrétant ce qui est juste ou injuste ? Je pense par exemple à l'égalité des chances. Étant tous différents et inégaux face à la vie, où poser l'égalité des chances ? En fonction de votre extraction sociale, vous ferez ou ne ferez pas telle ou telle école. Je récupère des apprenties de 15 ans qui à ma question « Pourquoi viens-tu en apprentissage ? » répondent : « Je ne voulais pas, je veux faire une école de commerce. » Et moi de conclure : « Mais pourquoi te demande-t-on de faire un apprentissage de vendeuse alors ? » La réalité, c'est que l'on considère, sans se poser de questions, que cette distorsion entre le désir de cette jeune fille et ce qu'on lui propose n'est pas grave : puisqu'elle est l'enfant d'une femme de ménage, il est préétabli qu'elle n'y arrivera pas. Dans le cheminement de l'égalité, on considère qu'elle va ralentir le système scolaire et que ce n'est pas bien, donc on la sort pour la confier aux entreprises. La France confond trop souvent égalité et équité, elle ne comprend plus la différence entre ces deux mots.

*Qu'est-ce que tu vis dans ta vie que tu souhaiterais voir continuer ?*

La transmission. Les plus beaux chantiers de ma vie sont ceux de Cuisine mode d'emploi et de Pass'Sport pour l'emploi. Ce sont des chantiers durables qui me survivront, car les gens qui les ont mis en place avec moi sont capables de poursuivre l'accompagnement sans moi. Nous avons eu des modèles très inspirants comme l'abbé Pierre, Coluche, Julien Lauprêtre<sup>99</sup> et d'autres. Leurs engagements, comme les structures qu'ils ont créées, se poursuivent, s'améliorent, se diversifient au-delà de l'alimentaire, jusqu'au logement et à la réponse éducative.

98. Jean-Marie Petitclerc, prêtre catholique salésien, polytechnicien et éducateur spécialisé, expert des questions d'éducation dans les zones sensibles, fondateur de l'association Valdocco.

99. Julien Lauprêtre, ex-président du Secours populaire.

*As-tu un défaut dont tu souffres ?*

(Souffle long) Parler d'un seul défaut ne me paraît pas juste. J'ai plusieurs défauts. Je suis un peu jusqu'au-boutiste, ce qui peut être perçu comme le fait d'un individu borné et butor, car je ne lâche pas facilement le combat. Je suis également en état de veille permanent, on peut donc s'ennuyer vite avec moi. Je ne suis pas un homme de fête, de sortie, de dîner ou de surconsommation de quoi que ce soit. Je peux donc très rapidement devenir le type très emmerdant.

*Quelle est l'intention positive qui se cache derrière ce jusqu'au-boutisme et cet état de veille permanent ?*

Ce qui se cache derrière cela est la conviction qu'il n'y a pas de gens faits pour l'échec. Cela n'existe pas. Un quartier, une personne, une extraction sociale donnent l'impression qu'ils sont prédestinés à l'échec. C'est faux. Ce sont les systèmes qui sont à modifier. Personne n'est né pour dire : « Tiens, c'est formidable, demain je vais être en échec, tiens, c'est formidable, demain je vais retourner en prison, tiens c'est formidable, etc. » Je n'ai jamais connu quelqu'un qui ait été heureux de son assignation. Là, je parle de milieux sociaux défavorisés, mais c'est la même chose à l'autre bout de l'échelle. À une personne qui semblait aller très bien et que je ne voulais pas prendre dans mes écoles, je disais : « Non ! Tout va bien, vous venez d'une bonne famille et vous avez fait de bonnes études. » Or il s'est avéré que cette personne avait fait un burn-out, c'est-à-dire qu'il y avait en elle trop de « moi » et pas assez de « soi ». Elle m'a rétorqué : « Alors, si je comprends bien, parce que je viens d'une extraction sociale plus aisée, je n'ai pas droit à votre reconnaissance ! Pourtant vous dites que c'est une école pour tout le monde, qui exige rigueur, engagement et régularité. Et moi, je n'y ai pas droit. » Je me suis dit : « Elle a raison, nous accueillerons tout le monde. » De là l'idée de faire des petits groupes de huit personnes sans chercher à savoir qui venait d'où, des bacs plus 6, des bacs plus 10 ou des bacs moins moins, peu importe. C'est bon pour l'hybridation. Je crois et j'aime beaucoup la permaculture en jardinage. Or la société est une permaculture humaine. Si vous la déréglez, comme en agriculture où l'on utilise beaucoup d'implants chimiques, cela donne des produits assez morts qui ne devraient même pas nourrir des vivants. Donc la permaculture humaine est une science à travailler énormément.

*Est-ce que tu as des mentors et quels messages te portent-ils ?*

J'ai eu beaucoup de mentors. Des gens qui m'ont aidé et conseillé. Des professeurs de judo, des enseignants au Japon, des hommes dont j'ai croisé la route et qui m'ont donné un conseil ou une phrase que j'ai mis dans ma valise pour continuer mon voyage avec eux. J'ai croisé des gens extraordinaires. Je me souviens d'un plateau sur KTO avec le commandant Hélié Denoix de Saint-Marc<sup>100</sup>. Je me souviens également d'avoir travaillé pendant deux années avec José Gutman<sup>101</sup>. Il m'apprenait à ne pas mettre trop de pression sur les collaborateurs ou dans l'entreprise, grâce à un programme managérial extrêmement intéressant. Ces gens formidables m'ont apporté des connaissances et des compétences qui m'ont ouvert l'esprit. C'est aussi un ami libraire comme Denis Mollat qui m'a ouvert à la curiosité des grands auteurs et des grands philosophes en me tendant un livre et me disant « Tiens, lis cela ! » J'ai croisé la route de Michel Onfray<sup>102</sup> que j'avais lu dans *Le Ventre des philosophes. Critique de la raison diététique*<sup>103</sup> et je l'ai suivi dans son université à Argentan<sup>104</sup>. Ce sont de grands personnages inspirants, dont certains nous quittent trop tôt. J'aurais aimé rencontrer Pierre Bourdieu<sup>105</sup> que j'ai beaucoup lu et qui me passionne. Récemment, j'ai rencontré Jean Viard<sup>106</sup> que j'ai trouvé également passionnant, ou Claude Fischler<sup>107</sup> avec qui je travaille un petit peu actuellement. Ce ne sont pas des mentors, car le risque du mentor est de devenir un gourou. Miyamoto Musashi, grand sabreur japonais<sup>108</sup>, disait « Si tu croises un gourou, tue-le » ! Il faut savoir quitter un gourou ou un mentor assez vite, pour s'émanciper de sa parole unique qui serait la parole du *mainstream*<sup>109</sup>. Donc, oui, il y a des dizaines de personnes qui ont été inspirantes pour moi, y compris dans ma famille.

---

100. Hélié Denoix de Saint-Marc, résistant, officier de l'armée française et commandant du 1<sup>er</sup> régiment étranger de parachutistes, 1922-2013.

101. José Gutman, ex AXA Millésime, décédé.

102. Michel Onfray, philosophe et essayiste français défendant une vision du monde hédoniste, épiciurienne et athée.

103. ONFRAY, Michel, *Le Ventre des philosophes. Critique de la raison diététique*, Grasset, 1989.

104. Université populaire nomade.

105. Pierre Bourdieu, sociologue français considéré comme l'un des plus importants de la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle, 1930-2002.

106. Jean Viard, sociologue, éditeur et homme politique français.

107. Claude Fischler, sociologue français, spécialiste notamment de l'alimentation humaine.

108. Miyamoto Musashi, 1584-1645.

109. Courant dominant.

*Ta vie est-elle un stage d'Amour comme la mienne ici-bas ?*

Je n'aime pas le mot « Amour », galvaudé. Je crois à la camaraderie et à l'amitié. L'Amour a été tellement tartiné et édulcoré. Nous employons parfois des paroles d'Amour dans la seule idée de trouver un cheminement, ce qui nous dédouane de dire exactement ce que nous pensons. Je ne suis pas la bonne personne pour parler d'Amour. Je crois à la fraternité. Je crains probablement l'Amour pour une raison simple : il peut nous faire tomber dans l'addiction. Pour avoir vu beaucoup de gens souffrir d'addiction, je m'en méfie beaucoup. Je suis toujours assez méfiant devant ce que le genre humain appelle l'« Amour ». C'est ma façon de voir. (Sourire)

*Faut-il tout oser demander dans la vie ?*

Non. Il faut parfois un peu de retenue. Nous pouvons demander conseil et avis, ce qui n'impose pas de tendre la main, mais de garder de la retenue dans la demande. Nous confondons le fait de ne pas tout demander et le manque d'audace. « Si tu ne demandes pas quelque chose, c'est que tu n'en as pas l'audace. » Non, l'audace est une autre chose, intéressante, qui prouve que vous avez mis en place ce qu'il faut pour demander un conseil ou une orientation, dont vous ferez ensuite ce que vous souhaitez. Il y a des choses que vous n'avez pas à demander. J'ai beaucoup de mal avec l'idée de quémander. Peut-être parce que je viens d'une famille où nous ne devons pas réclamer. C'est la raison pour laquelle je ne réclame pas grand-chose. Par exemple, je ne suis pas intéressé par la politique parce que je n'ai pas envie d'aller réclamer des voix. Il est difficile d'aller demander des voix et de vendre du rêve en sachant qu'une fois aux commandes vous aurez beaucoup de mal à réaliser vos promesses. Nous ne pouvons pas demander aux gens de s'abaisser, se réduire, s'humilier, ce qui est hélas trop souvent le cas dans ce monde, où les gens finissent par accepter l'inacceptable. Et, si je suis dans une position sociale qui me permet de tout demander, je pense que je me dois encore plus à cette humilité de ne pas tout demander.

*Pourquoi as-tu accepté ma demande de témoignage ?*

Parce que nous avons des amis communs et qu'il y avait beaucoup de bienveillance dans ta demande, donc pas de raison de se priver d'une conversation. Il y a un certain nombre de choses que j'ai l'impression de faire pour rien et qui, en même temps, m'enrichissent beaucoup. Certaines choses vous enrichissent de façon assez éphémère, en numéraire, alors que

d'autres vous enrichissent intellectuellement, donc de façon plus durable.  
La monétisation des choses n'est parfois pas durable.

*Donc, en un mot, quel est le plus beau risque dans la vie, s'il te plaît ?*

Le plus beau risque dans la vie, c'est l'audace. (Silence) L'audace de durer.

*Le mien aura été de partager ce moment avec toi aujourd'hui... Merci du fond du cœur.*

Ce fut un plaisir !